

Chakrah Kalin (Rufus)



CAPTAIN FANTASTIC ET LES GARÇONS DE PLAGE

Sloop John B. contre Rocketman à Wembley. Les vagues somptueuses contre une foule immense et frivole sous le double signe d'un commerce souriant et du soleil anglais.

Brian Wilson n'était pas là. Il ne pouvait pas y être. Pensez: quand Paul McCartney, son idole, frappe à sa porte, Brian terrorisé s'enferme dans la cave et fait jurer qu'il est ailleurs. Paul aussi trônait à Wembley, et Brian flottait bien loin dans les roulis, quelque part à quelques miles, une côte du Pacifique.

Et nous étions 150 000 à flotter là, pour la gloire de l'été, bercés mieux que sur une plage bondée, dans une euphorie tranquille, pour un bain de brouhaha et de sérénité, qui fan d'Eagles, qui chapeauté en capitaine fantastique, et tous pour succomber d'avance aux charmes des Beach Boys. Mais à ce point !

Les portes

Avant, c'était Paris des vieux après-midi de juin, traînés pour pis que rien, guigner les marchands de miel pour un peu de moutarde râpeuse, mal dormir, aimer de travers et se verser des fioles de poison, grimper les escaliers aux deux tiers, sourire en biais, s'enivrer d'ennui... Et puis deux cents moins mous que les autres, et moins pauvres, agrippent un siège dans l'un des quatre bus en partance (merci, le « Mur du Son ») pour, oh pour pas bien loin ! mais déjà hors Paris, hors les frontières de la France abrutée, rongée dans ses angoisses.

Je crois que la plupart d'entre nous filaient surtout pour la route, le soleil, le bateau, bien plus que par amour d'Elton John ou des Beach Boys. Peut-être les seuls fanatiques retournaient à Wembley pour un bain de Californie millésimé, après leur flash de septembre. Et dans le bus, chacun parlait de ce concert d'avant, et on s'asticotait en imaginant que peut-être c'était septembre, que les complaints de Neil Young prendraient encore sa gueule, ou que Dylan viendrait

râler en rigolant, ou même que les Beatles allaient se reformer, juste là, sous nos nez.

Les portes de Paris, les anneaux des artères bouclant la ville, la grande avenue boisée vers le Nord, plus l'ombre d'un bistrot, plus même l'ombre d'un regret pour eux et leurs jus. Il est si beau ce jour qui flanche à 140 à l'heure vers un bateau de nuit et un pays où les gens parlent une autre langue... Et le port où les carcasses clapotent en clignotant, la douane inutile, et la cale énorme du bateau où les dragsters doivent s'arrimer... Presque sur le pont, les cavernes de duty free, et le Confort du Sud aux reflets mirramboise, mi-cerise, la semence fermentée de la nature industrielle juste avant d'escalader les passerelles et se braquer la tête contre le vent force 7, et gober les embruns bouche grande ouverte jusqu'aux falaises de Douvre. Les lueurs mauves de la première aube, les cris des mouettes: quelques goulées de tout, Salty Dogs, les traits tirés, l'œil fou, le ventre chaud... Les bus repartent, à gauche cette fois, et seuls les ivrognes trouvent l'énergie de s'en inquiéter. Le soleil du matin fond sur Londres, puis sur la gigantesque architecture du Wembley Stadium, qu'on dirait dessiné pour le corps en retraite des officiers de l'armée des Indes. Il fait chaud, les gens arrivent par dizaines de milliers et se grappent partout autour des portes. On parle un peu. Deux types assurent que Jerry Garcia viendra accompagner les Beach, ils n'attendent que cela et ricanent en toisant les minettes avec Elton cousu cent fois sur leur taille. C'est un stade de foot, deux fois grand comme le Parc des Princes. Mais sa forme est celle d'un ballon de rugby, raboté en bas par la pelouse, et scié en haut par le ciel ouvert des tribunes. Près de cent mille places dans les travées, le reste pressé sur les bâches protectrices, un grand panneau lumineux pour pavillon de poupe, et l'immense scène blanche à la proue. Les gens s'installent tranquillement, et c'est

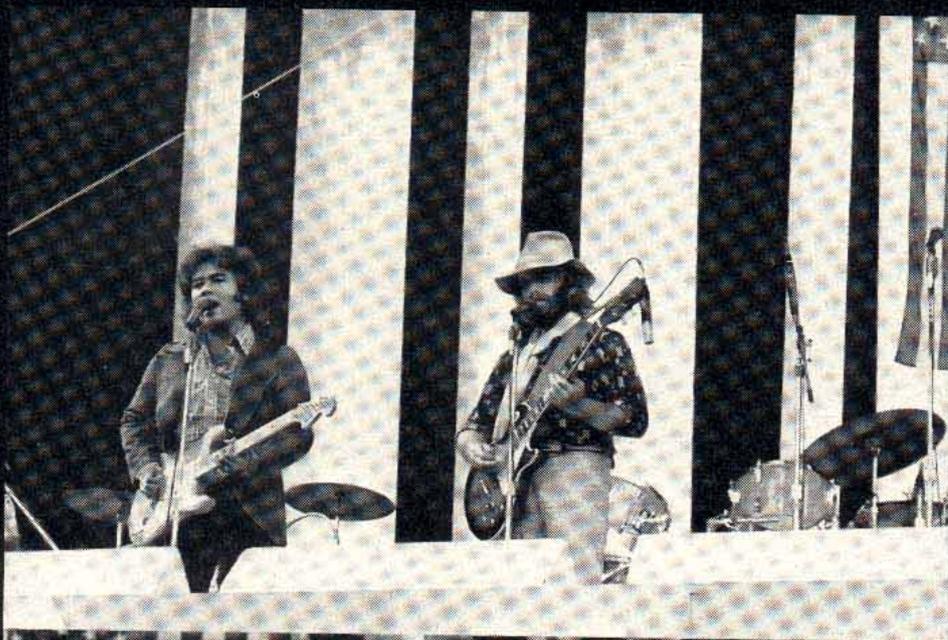
bientôt une gigantesque plage, avec les parasols, les peaux grillant sous le soleil, les bouteilles de Coca, la bière en boîte et en carton, les flashes d'alcool, les premiers joints, et de l'eau, des milliers de bouteilles d'eau...

Hors d'œuvre

Onze heures, l'heure dite, Stackridge arrive sur scène, tous les amplis sont blancs, chaque musicien vêtu d'une couleur vive, le chanteur dans un frac clownesque, son haut de forme éventré comme une boîte de conserve, son pantalon trop court. Un de ces innombrables groupes anglais pour égayer les pubs, dans la grande tradition des ouvertures de festivals. Avant, c'était Lindisfarne, folk et flons flons, mais à peu près correct. Les cinq bonshommes ne jouent même pas de mandoline, ils ont l'air minuscules. L'histriion gesticule à se rompre les membres et ses galipettes ne font rire personne, et pourtant le public applaudit gentiment, même ceux qui arrivent. Politesses. Pas de son, pas d'image, juste une fébrilité tenace, mais pas excitante pour une lampée de gin. A midi, exit Stackridge, sous les maigres applaudissements. Il fait si chaud.

Premier entracte, court, d'autres amplis sont installés, tandis que les mal lotis des gradins du fond forcent l'accès de la pelouse sous les cris enjoués de la foule. Les marchands de Coca Cola s'esquivalent et Rufus prend place. Yep, un orchestre soul ! Une sémillante chanteuse noire, toute auréolée de plumes rouges, à la manière mythique d'une chef squaw. Riffs syncopés de guitare, un swing plutôt rusé, puisque les bonnets opinent en cadence un peu partout, et les gestes coulés de cette chanteuse forcent l'attention même des plus rétifs. Rufus en rajoute un peu en longueur, mais ces orchestres noirs dégagent une souplesse tellement naturelle qu'il est simplement impossible de ne pas balancer de haut en bas.

**Il y eut du soleil
et les douces
harmonies des Beach Boys
qui firent de la pelouse
une plage dorée.
Et puis il y eut
le grand petit Elton
pour saluer la fin
du jour**



Bill Hinsche et Al Jardine



Bob Figueroa, Mike Love et Dennis Wilson

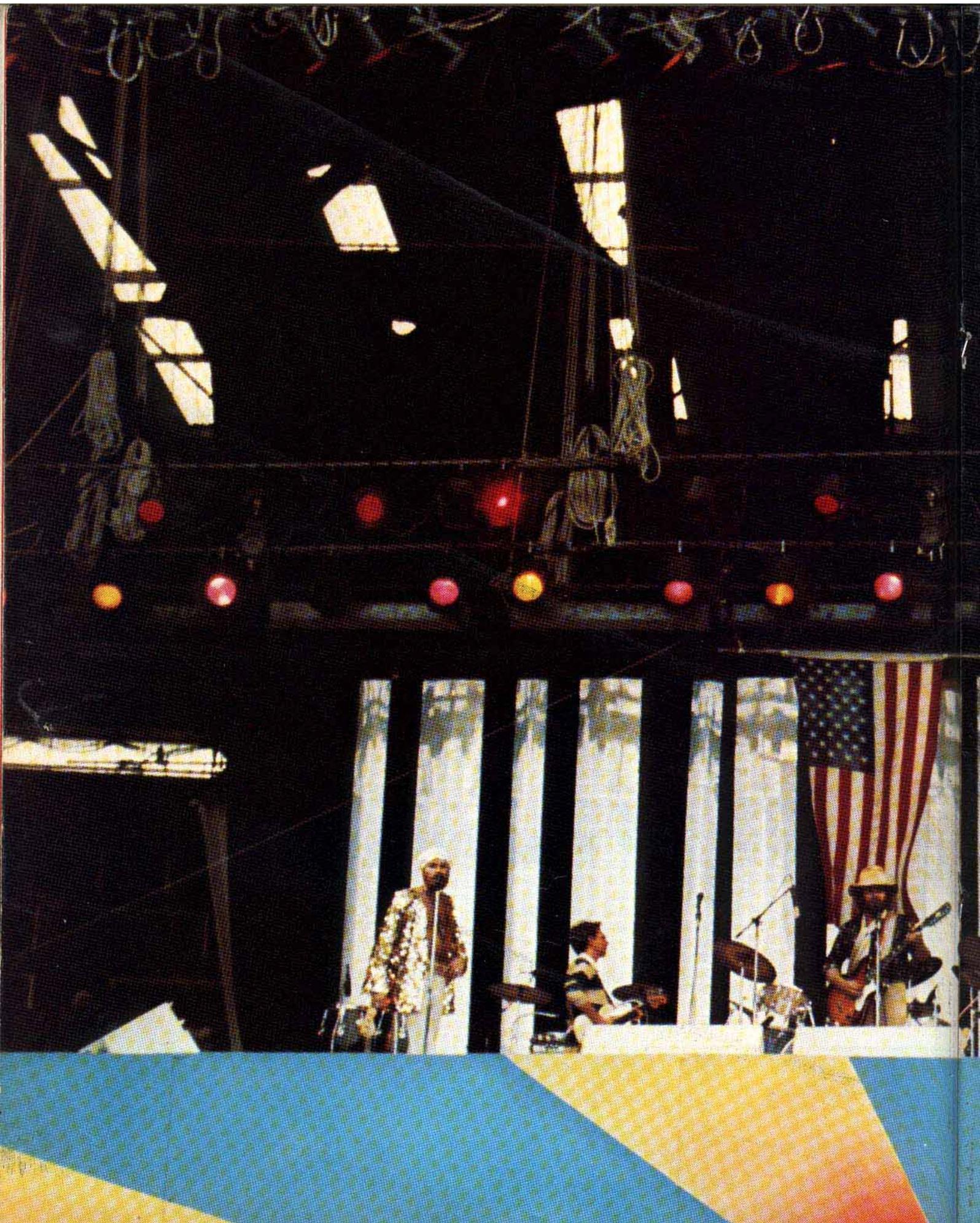


Love, Jardine, Carlos Munoz et Carl Wilson

Le ballon est maintenant aux trois-quarts plein. Nouveaux amplis lumineux et les coursives sont les seuls havres de fraîcheur. Des types font la sieste sous les carreaux des toilettes et d'usables vieillards édentés persistent à fourguer sandwiches, posters et badges à la gloire d'Elton John.

Retour à la mêlée. Joe Walsh, l'ancien pilier de l'infortuné James Gang. Une gueule à la Bob Seger, mais un son plus léger, plus diffus. Chaque morceau s'ouvre sur une cascade serrée d'accords rauques, mais la voix n'atteint jamais le diapason des guitares et les solis se perdent. De bons moments, parfois, sur les titres de « So What ». Un bon orchestre américain, placide et lourd comme il sied. Il fait si chaud, et l'arène est si grande, Joe Walsh ne parvient pas à soulever l'audience pourtant prête à bien des indulgences. Joe Walsh est ambitieux, et ses disques prouvent qu'il a raison (« Turn To Stone », de « So What »), mais ses ballades n'ont pas la force que réclame le style épais de sa composition. Le gros blues est ailleurs. Plus moyen de bouger. La sono crache d'ailleurs ce qu'il existe de meilleur pour tordre les oreilles: les Stones, les Stones de Brian Jones. Nom de Dieu, et tout le monde sait biens qu'ils commencent leur semaine à New York le même jour. Quelle chaleur.

Voici Eagles, exactement le genre de tire-laine yankee que je déteste. Pas même le charme triste des losers de Poco. Des textes à pleurer, une bonne vieille rengaine pour étudiants bronzés, les héros des campus entre Doobie Brothers et America. Et tout ça pour ne pas remplacer la bonhomie sénile de Crosby ou l'innarrable naïveté de Nash, sans parler des deux autres... Par contre, mon âcrimonie semble plutôt isolée, l'arrivée des braves garçons soulevant une bonne part du stade pour le coup farci jusqu'au ciel. Très efficaces Eagles, deux titres bien balancés pour ouvrir, quelques bonnes ballades, tous les clichés californiens, et ces





types n'ont sans doute jamais loupé un seul accord. Mais quel désert! Quand, après, dans le bus, j'ai osé faire mine de bougonner, quelques rockers m'ont agoni d'injures, ils swinguaient sur Eagles! OK, « Desperado » est une chouette chanson, « All Ready Gone » aussi, mais tout cela sans la moindre étincelle d'originalité. Vous trouvez dix orchestres comme les Eagles dans chaque université. J'admets que ces grands boys en jeans savent faire gober leur sauce. J'admets que par un tel après-midi la sauce soit agréable à avaler. Mais tout cela m'évoque trop Baden Powell, le général. Je veux dire, avez-vous oublié Neil Young, les Byrds, ou simplement C.S.N.Y? Un vieux parfum d'herbe s'installe pour longtemps sur le stade. Et puis voilà quelque chose de nouveau, pour les Français au moins. Une resucée de beatlemania. Une grande rumeur, et tous les yeux se braquent sur la tribune royale, on se passe des jumelles, et je distingue à peine au milieu des têtes qui les entourent les visages souriants de Paul McCartney et Ringo Starr en famille. Tumulte. Paul et Ringo au show d'Elton, quelle dérision. Et McCartney se lèvera ostensiblement, ses marmots sous les bras à la fin de « I Saw Her Standing There ». Une vraie réaction de Beatle.

Les Boys

L'heure a bien tourné, l'ovale bleu du ciel a tourné, un peu de brise dans les ramures du grand navire et de petits nuages blancs adoucissent l'atmosphère. Sur scène, les roadies s'affairent et placent méticuleusement une forêt de micros: il en faut pour six claviers, deux batteries et trois chanteurs debout.

Tous les vieux rêves coulent doucement: après quelques heures de musique dans la fournaise, personne ne s'étonne plus de voir une espèce de Texan baragouiner: « And now, direct from South California, the Beach Boys! »

Et deux heures durant, les surfers vont ressusciter tant d'instantanés oubliés, dix ans



Elton John

de vie pour beaucoup, avec simplement une vingtaine de refrains que presque tous ici reconnaissent dès les premières grappes de notes. Ces têtes de vieux gentlemen excentriques: Alan Jardine, tout petit, un grand Stetson vissé sur le crâne, barbu, Carl Wilson, gros et gras, une veste de trappeur à franges, les belles joues des vieilles pochettes, Dennis Wilson, le play-boy, de retour à la batterie, et tout à gauche, incroyable sous son turban de mage, Mike Love, plus scintillant et chic que toutes les divas d'Hollywood. Plus deux virtuoses des claviers, et un lilliputien armé d'une basse énorme, cheveux en brosse, en lunettes et en short: James William Guercio, producteur de Chicago. Une folle revue! et la voix chantée de Mike Love qui salue et ouvre le bal: « Wouldn't It Be Nice », formidable giclée, « In My Room », pour une seconde qu'on fait durer, « I Can Hear Music », « Heroes And Villains », « Surfer Girl », et tout le monde, tous, nous voilà debout, dansant sur ces rythmes vieillots, ces harmonies désuètes qui sont le chant parfait. Et Mike Love dit à peine trois mots, esquisse quelques figures chauloupées, et partout dans le stade, les gens dansent jusqu'à ceux tout au fond, juchés sur les panneaux lumineux. La maestria des Beach Boys nous submerge, des mélopées de « Holland » aux hymnes que toutes les bouches reprennent à l'unisson, « I Get Around », « Good Vibrations », le sommet du set. Et quand ils sont partis le show n'avait pas eu de durée, l'absolu bain de jouvence, et je jure que je n'ai jamais vu pareille fiesta. Des mêmes sachant tout juste quelle tête est celle de Mick Jagger, je les voyais sautant en l'air dans les soupirs de Sloop John B. Et quelle histoire de surf pour ces marmots des fumées londoniennes?

Musique d'éclaboussures, de gerbes de gouttes mutines lâchées par l'océan lointain. Je n'osais pas rêver les Beach meilleurs sur scène, craignant que les jungles sonores de Brian Wilson ne se soient enfuies avec l'acuité de son oreille et son

goût pour la vie. C'était un simple show, mais il a aspergé de joie 150 000 personnes qui toutes ont leurs raisons d'être angoissées ailleurs. Peu importe alors que les Beach Boys ne soient qu'un divertissement merveilleux. Tant mieux, plutôt. Beaucoup ont oublié que la musique peut parfois vous insuffler ces gestes heureux des bras, des jambes et du ventre; telle-ment timorés d'habitude.

Dennis Wilson revient pour roucouler « You're So Beautiful », mains aux poches, avant que la machine éclate sur « Ba-Ba-Ba-Barbra-Ann » et « Surfin' USA ». Immense clameur, Mike Love ne sait plus comment gazouiller qu'il faut bien terminer, et d'ailleurs cela n'aurait plus guère de sens: le stade est une immense planche qui tangué, tangué, et tous les corps dessus tourneboulent au rythme des nuages tout là haut.

Et Elton...

C'est pour lui après tout que pétarade cet énorme cirque. On est venu pour voir le clown ultime, la grenouille boursouflée du spectacle. Le grand panneau trace E-L-T-O-N en lettres monumentales, la scène se couvre de plantes vertes géantes et tout le monde se presse pour jouir de l'acte et de la plus aberrante des

stars. Les gens en équilibre sur des boîtes de bière vides, après dix heures, qui se retient encore d'être goulu ?

Et ce petit bonhomme rondouillard qui arrive en trottinant, sanglé dans une combinaison de velours bleu incrusté d'étoiles et de croissants dorés, le cul si bas qu'on le dirait tenu par des bretelles, cette grimace, c'est Elton John donc ? Il crie bonjour, et ses lunettes n'ont presque rien d'extravagant. « Huh huh, quand je vois tout ça, et tous ces musiciens anglais sur la paille... Anyway ! » Il s'installe au piano lamé argent. Intro grandiloquente au mellotron: « Funeral For A Friend ». De gauche à droite, trois choristes noirs, notre homme aux bras croisés, Ray Cooper, le grand fou aux percussions, un batteur tout neuf, l'adorable Kenny Passarelli à la basse, tout sautillant dans son habit blanc, trois guitaristes, l'ancien Caleb Quaye, le fidèle Davey Johnstone, l'irascible « Skunk » Baxter, et, qui s'affaire sur les claviers, Dave Hentschel. Gamme au piano, musclée, une, deux, trois guitares, les caisses, et l'orchestre se lance à toute vitesse. La myriade des greatest hits, avec en plus deux titres de Lennon-McCartney qu'Elton salue, et la foule entière hurle à s'en arracher les poumons: « Lucy In The Sky With Diamonds ». Et « Rocketman » ! Une fa-

meuse revue de rock and roll et une fameuse nouba, tout ce monde titubant et criant à chaque titre, à chaque pitrerie d'un Elton pourtant sobre.

Impeccable, étonnant et drôle, et rockant comme jamais pareille combinaison bizarre ne sut faire chavirer les vieilles ritournelles. Elton inflige à son piano un sacré boogie dingue, et tout l'orchestre swingue à fond, plus question de chaleur, de soif, seulement d'excitation.

Ils vont jouer ensuite l'intégrale de « Captain Fantastic », sous un horrible dais noir, tandis que sur un bas-côté, Bernie Taupin, l'ami, s'écroule au moindre geste. Le show s'achève avec les harmonies bouclées de « Curtains » qu'Elton pousse à l'infini de sa voix tiède et triste. Vous savez quoi ? Tout cela compte à peine, les chansons, les ingrédients, le mythe. C'est le plaisir.

Rappel. « Pinball Wizard ». Un délire ivre. Et « Saturday Night's Allright For Fighting ». For fun, plutôt. Personne n'a plus de voix, sauf Elton enchanté qui lève les bras, et nous qui trépignons en bas, il nous reste tout juste la force d'ouvrir grande la bouche vers le ciel assombri, d'enjamber mille silhouettes et de plonger dans le solstice. Après, le bus, à l'inverse, et puis Paris... Mais c'est l'été...
- FRANÇOIS DUCRAY.

